

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 66 (1927)
Heft: 18

Rubrik: Lo vîlhio dèvesâ
Autor: [s.n.]

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

ABONNEMENT: Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à
l'Agence de publicité: Gust. AMACKER
Palud, 3 — LAUSANNE

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

« DU PAYS »

L est « du pays » !
Quand une de nos maraichères ou de nos ménagères a dit : « Vous savez, il est ou elles sont du pays ! », elle a tout dit. Il n'y a rien à « repiper ».

Il s'agit de légumes. Sous notre climat, nous sommes toujours, à la fin de l'hiver, tributaires, pendant un certain temps, de l'étranger, pour les légumes et les fruits. Ceux que nous mangeons alors nous viennent de France et d'Italie. Choux-fleurs, laitues, asperges et bien d'autres « du pays » se font un peu désirer ; ils sont encore le secret de nos jardins potagers. Mais, soudain, les nôtres apparaissent sur le marché, frais et appétissants. Alors, arrièrè les articles d'importation. On ne veut plus que les légumes ou les fruits « du pays ». « Comme ils sont meilleurs ! » disent les ménagères.

Tenez, il en est de même pour le jambon, le saucisson, la saucisse, quand on a dit : « C'est du salé de campagne ! » Du salé « de campagne », mais il rivalise avec le réputé salé « de Payerne ». Il est des gens qui feraient des lieues pour manger un bon jambon « de campagne », accompagné de choux « du pays », et arrosé d'un verre de petit blanc « de chez nous ». C'est un vrai menu de prince. De prince démocratique s'entend, et qui soit « d'ici ».

Allez ! on est bien de chez nous et malheur à qui viendrait le contester. Nous le sommes même parfois un peu trop, ne voulant rien savoir et admirer que ce qui est de « chez nous ». Gardons de nous ridiculiser par ce chauvinisme excessif et maladroit.

Il nous souvient d'une excursion charmante faite, en compagnie de deux amis, dans l'une des contrées les plus pittoresques et attrayantes de notre Suisse romande. Nous avions passé la nuit dans une localité d'un canton limitrophe du nôtre et, le lendemain matin, de bonne heure, nous nous remettons en marche. Nous cheminons dans un riant vallon, suivant, sous bois, un sentier que bordait un ruisseau dont les méandres nous réservaient chaque fois quelque agréable surprise. Tout à coup, nous arrivons à l'orée de la forêt, dans un pâturage élevé, d'où le coup d'œil sur les sommets était admirable. Sur le chemin, une borne-frontière indiquait que nous entrions dans le canton de Vaud. Alors l'un de nos amis de s'écrier naïvement :

« Enfin ! nous voici chez nous ; comme l'air est différent ; comme on s'y sent mieux ! »

Quant à nous, borne à part, nous ne nous serions pas aperçus que nous avions franchi une frontière. Ce que c'est, tout de même ! X.

Une dette. — Tout en se promenant avec lui sur le boulevard, Dupont réclame à Durand 100 francs que celui-ci lui doit.

— Je ne les ai pas sur moi, répond le débiteur. — Oh ! ce n'est pas pressant ! dit le créancier, bienveillant. Je t'y fais penser, voilà tout. Tiens, viens me prendre pour dîner, demain.

Le lendemain, Durand ne vient pas au rendez-vous. Dupont reçoit de lui un télégramme qui dit en substance :

« Tu aurais bien dépensé 100 francs pour mon dîner. Ne m'attends pas. Nous sommes quittes. »

Un professeur distrait. — Dites donc, professeur, que pensez-vous des cheveux coupés à la garçonne ?

— J'ai honte de le dire, Madame, mais je vous confesse que je n'en ai jamais mangés.



L'AMOUAIRAO A LA BABELI

LULYSSE à Quinçon l'avai coumenii à Pâques. Son père l'a envoii pé lo canton de Berne, à Moutsedorfe, po apprendre lo chevitsutche bien adrai. Lo patron à l'Ulysse tegnai la pousta dao velâzdo. Noutron dzouveno liétai tserdzi dé corattâ de cé de lé, avoué la bissache fédérale, po bailli à tsaon lè papai que lai revegnai.

Po governâ la télégraphisteri et décroii cein que l'est marquâ sù les rebibes ein papai, l'è avai on aôtro Vaodai qu'on lè desai Daniet. Cliiau doù Velches l'ant binstoué étâ bons camerârde.

Mâ vaiite pas lo Daniet que l'avai volliù fréqueintâ. Tot proutse à la pousta, de l'aôtro côté de la tserraire ; l'avai na galèze pernette que tegnai na boteca pllienna de tsapi et de botiets à la mouâda. L'étaï la Babeli que démocrâve avoué son père, lo vilhio Iogueli.

Lo Daniet l'avai coumeinci à guegni les tsapi et à fère na risette à la botecanna dao mimo coup. La Babeli vegnai totta rodzette derraï lo carro. N'a pas falliù grand temps po itre amouairâo tî de son doù, et quand lo Daniet l'a de : « Chepatsire avoué mé-? » la tsermalâre l'a de : « Ia ! ici ! »

Cein allave rique raque. Mâ lo vilhio Iogueli né poave pas cheintre les étrandzi dé z'aôtro cantons. L'a de à sa felhie : « Nutte Velche per tsi no ! » L'a ronâ, l'a djurâ, l'a fé na chette à tot frecassi. La pourra Babeli l'a gnoussi, l'a tchurlâ, l'a fé la potte, tot cein po rein. L'a falliù dere à son grachâo : « Atié ! atié ! »

Lo Daniet l'étaï quasû cinradzi. L'a djurâ dé sé reveindzi. L'a contâ l'affère à l'Ulysse et sé sant arreindzi les doù po djuvi on tor dé sorte ao vilhio Iogueli.

Quanquê dzo aprî, l'étaï lo martsî ai caïenets, pé Moutsedorfe. La plliace l'étaï pllienna dé carrioles io les marchands veindant l'âo bêtions.

Nôtre doù Vaodai se sant frusquâ quemet doù maquignons : l'ant betâ na grantâ roulière totte einbaozalaie, onna carlette, onna barbiche, onna pucheinta mostatse.

L'avant dûve z'hâore de condzi, tot cein que falliâ ! Lo Daniet l'a eimpognâ quanquê beliets de cent et quanquê pice de doù francs dein la catsette dé la pousta, et via su lo martsî ai caïenets !

L'ant marchandâ quemet dâi jui, ein chevitsutche. L'ant fé martsî po atsetâ si troppi dé dzouvene caïons, quaranté-doù bêtions ein tot. Lo Daniet laissai guegni les beliets de ceint, et l'Ulysse baillai onna pice de doù francs po gâzdo. Lo Daniet coumeindâ d'amena tî les caïenets à onze haore tsi lo vilhio Iogueli. Stisse volliave baillai la mouâna ao carbare dao Moutzequeronne, à midzo. L'arai on pucheint dinâ à medzi po tî les marchands.

Nion né sé maufiâve de rein. Lè doù lulu

sant rarravâ pé la pousta, ao moment io la première carriole dé caïenets s'est betâie dévant la boteca à la Babeli.

Lo vilhio Iogueli l'a coumeinci à aovri les ge quemet des bornicles et à reinvoii lo marchand plliein. Mâ vaiitec dûve, tré, quatre troppé dé caïons que cein fasiâ des coulaïe d'einfai.

Et l'ein arrevâi onco doù pé derraï ! « Tonnervete ! » que fasiâ lo pourro vilhio. Né vû rein dé cliïâo bite dein na boteca dé tsapi ! Allein vo z'ein ! Né rein atsetâ ! né sù pas allâ sù lo martsî ! »

Mâ l'Ulysse s'étaï arreindzi po resseimblîâ ao vilhio, et les marchands desai : « L'é vo, pardine ! On vo recougnâi bin ! Vo faut payi et vo kaisi ! » Lo derraï l'a veri la caïsse et les caïons tot épouairâo, ant fé mena dé s'einfatâ dein la boteca. La Babeli tchurlâve, lo Iogueli djurâve. Les dzains carattaint, les caïons bouélant. Quin coumerço ! La police l'est arrevâie et l'a reinvoii les marchands sù lo martsî avoué lao bêtions.

Adon, l'Ulysse et lo Daniet l'avant remet tot cein que l'avai robâ dein la casette de la pousta. Fasant étâ de fère l'ovrâzdo. Sant vegnû guegni lo tredon tsi lo pourro Iogueli, la pllionne sù l'orolhie, sein fère asseimblîant.

Lo Daniet l'avai on bocon pedi ein veyent plliorâ la Babeli. Mâ l'a de : « M'a falliù caponnâ, mâ ora, lo vilhio croquant l'a zu son affère ! »

Et nion n'a jamé cognû, pé Moutsedorfe, les doù maquignons dao martsî ai caïons.

Suzette à Djan-Samuët.

A PROPOS DE LA GRIPPE

ET hiver que nous venons de passer, il a fallu, de bon cœur par force, le consacrer à la grippe. L'insupportable créature ! Elle s'est immiscée dans toutes nos affaires, faisant parler d'elle à tel point qu'on ne pouvait aller nulle part, ni en train, ni en tram, ni en autobus, ni au four, ni à la fontaine, sans entendre parler de thermomètre, de tisane, de sudorifiques et de soporifiques et sans entendre certains récits propres à rendre perplexe toute la Faculté... Celui-ci, chaque nuit à une heure, sentait, depuis le crâne à la plante des pieds, de petits soubresauts suivis d'une terrible déman-gaison... Celle-là croyait perpétuellement peler un oignon, tellement lui pleuraient les yeux et un troisième, étant aux portes du tombeau, avait réussi à s'en éloigner en mangeant du poireau et du jambon. On apprenait aussi que des familles entières étaient au régime des cataplasmes et des ventouses, que des municipalités étaient réduites à un membre, que le régent avait à midi, trente-neuf cinq et que conséquemment, toute la mar-maille était lâchée dans le village. C'est alors qu'on se sent saisi par la consternation, puis par la terreur, et qu'en rentrant chez soi, on a les jambes molles et la tête en plomb. Le lendemain matin, on se réveille avec l'impression d'une grande incapacité physique et intellectuelle... Qu'est-ce qui ne va pas ? La tête ?... l'estomac ?... les jambes ?... Chaque membre, chaque organe interpellé répond en gémissant, et leur infortuné propriétaire murmure : « C'est la grippe ».

Heureux alors, oui, trois et quatre fois heu-